
Henri Boyer (éd.), *Hybrides linguistiques*.

Kerry Mullan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1195>

DOI : 10.4000/praxematique.1195

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 387-392

ISBN : 978-2-36781-012-6

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Kerry Mullan, « Henri Boyer (éd.), *Hybrides linguistiques*. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 54-55 | 2010, document 22, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1195> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1195>

Tous droits réservés

Henri BOYER (éd.)

HYBRIDES LINGUISTIQUES

Paris : Harmattan, 2010, 258 p.

Cette publication réunit une série d'articles qui portent sur la genèse, le statut et le fonctionnement de sept parlures hybrides contemporaines de pays divers, certaines moins connues que d'autres, ce qui rend ce recueil d'autant plus important et intéressant. Inutile de reprendre ici le débat sur la terminologie de ces parlures, car c'est un débat mené de façon très adroite par Henri Boyer dans l'introduction et avancé à plusieurs reprises par les auteurs de cet ouvrage (en particulier par Carrel au sujet de l'*Hiberno-English* et par Penner sur le *jopara*). Concluons tout simplement qu'il n'existe pas d'expression passe-partout, étant donné que ces hybrides linguistiques ne sont pas uniformes et méritent chacun un traitement individuel et complet, ce que ne manque pas de nous fournir ce recueil. Pour ma part, j'emploierai les termes *hybride* et *parlure* de façon alternée.

La contribution de Sol nous offre une explication détaillée du *camfranglais*, résultat de la situation linguistique au Cameroun (pays de plus de 250 langues), et mélange de français, d'anglais, de *pidgin-English* et de langues camerounaises, parlé surtout par les jeunes, les petits commerçants et les chômeurs. Bien que la structure syntaxique du *camfranglais* suive celle du français, le lexique est polyhybride et la parlure montre beaucoup d'initiative et de variabilité. Comme les parlures argotiques, les emprunts ont pour but de cacher le sens pour diverses raisons, et ceci se fait souvent en *camfranglais* au niveau du verbe. Les emprunts lexicaux viennent le plus souvent de l'anglais ou du pidgin : parfois ils changent de sens, parfois ils en acquièrent d'autres. Ceci dit, le choix n'est pas systématisé ; le *camfranglais* est en renouvellement constant et a un côté ludique et créatif. Ce côté convivial sert à renforcer un sentiment d'identité parmi les locuteurs du *camfranglais* et « donne une marque locale à la langue française » (p. 34), représentant « une sorte de vengeance linguistique contre le français » (p. 41), la langue du colonisateur. Mais le fait qu'il serve aussi comme moyen de communication pour les gens qui ne maîtrisent ni le français ni l'anglais symbolise en même temps une pauvreté culturelle pour les locuteurs « déracinés ». Le *camfranglais* représente la complexité de la situation linguistique et la question de l'identité culturelle au Cameroun.

La question de l'identité culturelle n'est jamais loin de toute langue hybride, et il en va de même pour le français canadien. Ici, Boudreau et Perrot nous présentent le statut du *chiac* sous forme de résumé du contexte social et historique des francophones du Nouveau Brunswick, reconstitué à l'aide de plus de 1 000 textes provenant de deux journaux provinciaux, des forums de discussion, et le personnage de dessin animé et de bande dessinée, « Acadieman ». Le statut du bilinguisme au Nouveau Brunswick donne un droit constitutionnel à l'individu de choisir la langue de son éducation, son travail etc., ce qui fait que le Nouveau Brunswick consiste de régions majoritairement francophones, anglophones, ou mixtes. Tous les locuteurs ne sont pas bilingues, et l'anglais est la langue dominante, bien que le français devienne de plus en plus présent. Le *chiac* se parle principalement au grand Moncton où 40 % de la population est francophone. La structure syntaxique du *chiac* suit celle du français acadien contemporain, lui-même un mélange du traditionnel et du standard. Dans cette structure sont insérés des éléments anglais extrêmement variés et prononcés à l'anglaise. Les auteurs tracent les attitudes envers le *chiac*, commençant par la tentative de réhabiliter le français « pur » et la dénonciation de l'influence de l'anglais (1880-1910), en passant par la consolidation des institutions acadiennes et la modernisation du français acadien (1950-1967), jusqu'à l'affirmation de la diversité linguistique et l'introduction du terme *chiac* (1970-1982). Les questions qu'on se pose aujourd'hui portent sur la limite du *chiac* : à quel point devient-il plutôt de l'anglais ; et à quel point le français commence-t-il à corrompre le *chiac* ?

L'imposition de l'anglais en Irlande depuis 800 ans (et en particulier depuis le XIX^e siècle) a pour résultat la stigmatisation et la disparition presque totale de l'irlandais. Ceci a créé une situation linguistique complexe où une minorité d'Irlandais sont de langue maternelle irlandaise, et une langue hybride entre les deux, l'*Hiberno-English*, qui consiste de plusieurs variétés régionales et de registres différents, avec en même temps une variété suprarégionale, lesquelles sont toutes en état d'évolution constante. Si la syntaxe est basée sur l'anglais (à quelques exceptions morphosyntaxiques près, dont certaines se trouvent également dans d'autres variétés régionales de l'anglais, par exemple au nord de l'Angleterre), l'influence de l'irlandais se manifeste surtout au niveau du lexique composé d'emprunts directs, d'emprunts plutôt sémant-

tiques, de mots hybrides ou régionaux etc., et au niveau de la prononciation. Carrel nous présente une image très complète de l'*Hiberno-English*, y compris une discussion des dénominations du terme et de la stigmatisation de la parlure : pour certains Irlandais l'*Hiberno-English* prend un statut positif car associé à l'anglais de Shakespeare, tandis que pour d'autres, il reste tout simplement du mauvais anglais, et n'est pas reconnu comme interlecte. Cependant, suite à la publication récente de chants, d'écrits et de poésie en *Hiberno-English*, les Irlandais qui ne parlent pas irlandais considèrent l'hybride comme une manière de se démarquer des Anglais, et commencent à y retrouver un lien avec leur identité gaélique : l'*Hiberno-English* commence à être valorisée et démontre une image fière de l'Irlande, image et parlure qui sont actuellement toutes les deux exportées en Angleterre dans des publicités.

Parlure généralement plus connue, au moins de nom, parmi les linguistes tout comme les non-spécialistes, grâce à des publications (des livres et un magazine mensuel) et à un film intitulé *Le Spanglish*, il n'en reste pas pour autant des désaccords en ce qui concerne la réalité linguistique de cette parlure née aux États-Unis. Dans sa contribution, Sarrazin tente de clarifier pour nous la situation aux niveaux linguistiques et sociopolitiques. La structure morphosyntaxique du *Spanglish* étant la plus compliquée de ce recueil, nous constatons que le *Spanglish* est en réalité un mélange égal d'espagnol et d'anglais, puisque les processus d'alternance de séquences morphologiques et phonologiques et d'emprunts assimilés ont évolué jusqu'à la création d'une combinaison égale de deux langues où il est difficile, voire impossible, de déterminer la langue de base et la langue enchâssée. Néanmoins, viennent s'ajouter à cette complexité, les multiples variétés de *Spanglish* parlées par les communautés hispanophones différentes comme les Portoricains, les Mexicains, les Cubains, les Argentins etc., et le niveau de bilinguisme en espagnol et anglais de l'interlocuteur. Toujours présente, la dichotomie identité-vernaculaire : dans ce cas, entre la forte association identitaire du *Spanglish* pour les Latinos, et une « langue des Hispaniques pauvres » (p. 145) pour les critiques. Le *Spanglish* représente à la fois une intégration sans assimilation à la culture états-unienne mainstream, et un défi au panhispanisme, qui lui aussi, considère le *Spanglish* comme « signe d'incompétence » et « une perte d'identité » (p. 153). Malgré les représentations littéraires et théâtrales qui stigmatisent le *Spanglish* de façon linguistique et sociale,

le réduisant souvent à du simple *code-switching*, le *Spanglish*, peut-être encore plus que les autres parlures de cet ouvrage, représente une hybridité culturelle, et une « jonction réussie entre deux cultures et véhicule d'une bi-culturalité » (p. 149).

Penner nous décrit l'histoire et le statut complexe du *jopara* au Paraguay, terme qui existe depuis le XVII^e siècle mais qui a son sens actuel seulement depuis 1941. Au départ le terme signifiait « mélanger » ou « parler en deux langues » avec la connotation péjorative de ni l'une ni l'autre, dans ce cas le castillan et le guarani. Plus tard le terme a pris la signification d'une espèce de guarani corrompu, attitude qui continue jusqu'à nos jours. L'auteur se penche ensuite sur de multiples études du *jopara* (appelé parfois le « guarani jopara ») et du bilinguisme dans les années soixante et soixante-dix par de nombreux linguistes et anthropologues renommés qui essayaient de définir le *jopara*. Malgré la richesse de ces études, elles ne présentent pas toujours une image complète de la situation linguistique au Paraguay, car elles ne précisent pas les traits culturels des locuteurs, ni si les locuteurs du guarani et du *jopara* parlent aussi le castillan. À cette époque, la situation reste donc peu claire et les opinions très variées sur ce que constitue le *jopara*. À la suite de la publication du père Mélia¹, qui constate qu'au-paravant le *jopara* n'a pas été examiné sérieusement, sinon répudié de façon plutôt émotionnelle, les chercheurs commencent à prendre position sur cette question. Depuis ce temps, l'idée du *jopara* comme troisième langue commence à être plus acceptée, mais le débat sur son statut actuel continue, débat qui, selon Penner, « semble mettre en péril toute tentative d'en faire un concept univoque » (p. 193).

Garabato s'intéresse également à la question de la définition de l'hybride *castrapo*, en décrivant les répertoires linguistiques présents en Galice suite à la Loi de Normalisation Linguistique de 1983 qui a officialisé une norme. Selon l'auteur, la situation linguistique se décrit le mieux comme continuum entre le castillan standard et le galicien populaire, en passant par le castillan régional et le galicien standard. Ce continuum n'est pas sans subir des préjugés sociaux suite à la situation politique et historique en Galice. Vient compliquer encore un peu plus la question le « chapurrado » — le galicien castillanisé — qui n'est

1. B. MÉLIA s.j. ([1974], 1982). « Hacia una "tercera lengua" en el Paraguay », *Estudios Paraguayos*, II/2, 32-47. Réédité par Corvalán Graziella, de Granda GERMÁN (1982), 107-168.

pas le même que le *castrapo*, dont Garabato nous explique quatre versions répandues : 1) le *castrapo* stigmatise des Galiciens (sans culture) qui essaient de parler castillan (rejeté par les castillanophones); 2) le *castrapo* comme galicien (rejeté comme du galicien corrompu et par ceux qui refusent la catégorie de langue au galicien); et le *néo-castrapo*, notamment 3) le « *castrapo* parlementaire » (rejeté comme du galicien mal parlé); et 4) le *castrapo* résultant du conflit normatif (rejeté par ceux qui se lamentent sur l'éloignement de la langue sœur, le portugais). L'auteur résume ces quatre versions du *castrapo* dans un tableau, moyen efficace de présenter les complexités de cette parlure, stigmatisée de tous les côtés, et devenue désignant épilinguistique aux multiples significations, tout comme elle est devenue « élément fondamental dans la configuration sociolinguistique galicienne » (p. 229 ¹).

La dernière contribution du recueil est consacrée au statut actuel du *francitan*, et nous vient de l'éditeur de cette collection, Boyer, qui étudie cette parlure depuis 1988. Comme pour d'autres hybrides, Boyer propose que le fonctionnement du *francitan* serait proche d'un *continuum*, et nous décrit l'évolution du *francitan* (à l'origine du *franco-occitan*) qui remonte à la Révolution française, qui a déclenché la diffusion du français comme langue parlée en France. Comme c'est souvent le cas des hybrides, les particularités du *francitan* sont d'ordre phonétique, grammatical et lexical, parmi lesquels d'ailleurs certains mots se trouvent dans d'autres variétés du français, et/ou où on voit l'influence évidente de l'espagnol dans certaines constructions grammaticales — standard ou non-standard — par exemple, « j'ai le petit de malade », « il a pas pu venir pourquoi il était malade », « il te regarde à toi », « mange que tu es maigre ! » (p. 240, 245). L'auteur a réalisé ce qu'il appelle une micro-enquête en 2008 en milieu étudiantin, dont les résultats confirment que bien qu'il y ait une certaine fierté culturelle qui semblerait assurer le maintien de certains items lexiques, l'usage du *francitan* est en perte de vitesse en raison des pressions d'homogénéisation linguistiques qui s'imposent. (Je renvoie à un article dans le même esprit de la BBC ² qui constate que plus d'un tiers des employés au

1. En aparté, cette contribution souffre malheureusement de quelques erreurs d'orthographe et ponctuation gênantes.

2. BBC News du 22 janvier 2009, <http://news.bbc.co.uk/2/hi/business/7843058.stm>, consulté le 24 janvier 2012.

Royaume Uni auraient transformé leur accent régional pour un accent « standard » afin de faire une bonne impression à leurs patrons et pour améliorer leurs perspectives de carrière. Il est à noter, vu la contribution sur l'*Hiberno-English* dans ce recueil, qu'aucun Irlandais n'aurait reconnu avoir transformé son accent pour des raisons professionnelles ou personnelles.)

Les hybrides font partie de l'évolution linguistique universelle. Cet ouvrage nous offre une image complète de sept de ces hybrides qui mettent en relief notre relation émotionnelle avec les langues, qui engendrent tant de débats, et qui nous polarisent : d'un côté le pôle vernaculaire condamné par les puristes, de l'autre le pôle identitaire — l'identité culturelle des locuteurs et leur lutte pour la légitimation de leurs parlures.

Hybrides Linguistiques est un recueil très bien construit et agréable à lire, qui relève des questions importantes et intéressantes sur les hybrides de plusieurs angles : linguistique, analytique, sociolinguistique, historique, et politique. Ces questions deviennent de plus en plus pertinentes dans notre monde globalisé d'aujourd'hui, ce qui fait de ce recueil une contribution d'autant plus importante aux études des hybrides linguistiques, et qui ré-ouvre le débat sur la terminologie et le statut de ces parlures en voie d'évolution qui continuent à diviser les opinions.

Kerry MULLAN
RMIT University — Melbourne, Australie